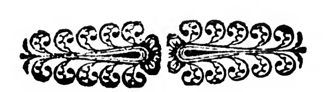
La malice des femmes

Epinal

[18--?]

Reel: 86 Title: 7





LA MALICE

DES

FEMMES.



A ÉPINAL,

Chez Pellerin, Imprimeur-Libraire.

LA MALICE DES FEMMES,

CONTENANT

LEURS RUSES ET FINESSES.

De l'Origine des Femmes selon l'opinion des Gentils.

Après avoir bien séjourné, comme en un beau et magnifique palais, avec les grâces, vertus, perfections et excellences des femmes illustres, maintenant nous allons entrer comme dans l'ordure et immonde étable d'Augias, en laquelle il y avait autant d'immondices amassées, que trois mille bœufs en auraient pu rendre dans l'espace de plusieurs années; car il se trouve tant d'exemples de vices et imperfections des femmes, qu'il vaudrait mieux, pour la conversation et l'honnêteté, passer sous silence telle infamie, que de la décrire

et manifester, aussi qu'il semblera en la description d'iceux que j'ai troué ma robe, et que d'une même bouche je veuille souffler le chaud et le froid. Mais considérant que le physicien et naturel philosophe qui décrit la propriété et vertu des herbes et plantes, ne fait pas moins de bien et de profit en déclarant celles qui sont vénéneuses et mortifères, afin de nous en donner de garde, que celui qui en montre l'utilité pour s'en servir; néanmoins qu'il y ait eu grand nombre de femmes qui ont été si perverses, qu'il serait bon de n'en point parler, afin que l'on n'eût connaissance que telle méchanceté eût pu être au monde, toutefois il vaudrait mieux que la mémoire en fût publique qu'ignorée, afin que les femmes de bien en fussent mieux, et fuient toutes occasions de leur ressembler.

Or, quant à moi, je ne veux dénigrer en rien la renommée des femmes, ni médire sur leur honneur; l'exemple de plusieurs qui ont pris plaisir à les diffamer par leurs écrits,

soutenant qu'il est plus difficile de rencontrer une femme sage et forte que le phénix, lequel, selon les philosophes, combien qu'il soit unique et seul en son espèce, toutefois se continue et renouvelle, de sorte qu'en tout temps il s'en peut trouver; mais qu'il n'en est pas ainsi des sages et bonnes femmes, car ces architectes de risées, artisans de mensonges, piqueurs de vérités, disent qu'il ne fut jamais qu'une bonne femme, encore que le diable l'emporta.

Mais il faut laisser là tels menteurs; quant à moi, je tiens, pour une vérité certaine, que la femme est aussi bien capable de raison et de sagesse que l'homme, et qu'elle est aussi bien l'image de Dieu que l'homme, capable d'intelligence et de salut comme lui. Car à l'individu de l'homme était contenu la femme, laquelle fut faite de sa côte pour être chair de sa chair, membre de ses membres, et os de ses os. Ce que j'écrirai donc des mauvaises, n'offensera point les bonnes; ainsi leur vertu et sagesse en reluira davan-

tage, étant comme deux choses mises en parallèle l'une de l'autre. Or je me tiens assuré que les femmes de bien ne se trouveront en rien offensées de la critique que je fais des mauvaises, qui pourront m'en vouloir et me regarder comme leur ennemi, quoiqu'à tort et sans raison; mais c'est parce que les perverses ressemblent aux chevaux rogneux, qui craignent l'étrille.

Mais, pour venir à mon propos et décrire l'origine de la femme, selon l'opinion des Gentils, les Egyptiens tiennent que quand le Nil déborda, arrosant la terre, plusieurs monceaux de terre demeurèrent conglutinés de graisse ensemble, et que la chaleur survenant, plusieurs bêtes étranges se créèrent, entre lesquelles fut trouvée la première femme, et que c'est la cause pourquoi elles ont peu de raison, d'autant qu'elles sont nées sans mère, vivent sans règle, et meurent sans ordre, lesquelles ont si peu de jugement, que jamais ne peuvent pardonner une injure, ni reconnaître un bienfait. Les Grecs sont d'une autre

opinion, disant qu'aux déserts d'Arabie le soleil montre plus la force de sa chaleur qu'en un autre lieu, et qu'au commencement il y apparut une femme seule avec un phénix aussi seul, lequel fut créé de l'eau, et la femme de la grande chaleur du soleil et de la poudre qui sortait de la pourriture des arbres, quand les vers les mangeaient; et leur raison est, que la langue de la femme est de feu, le reste de pourriture; car la nature a mis toutes leurs forces en leur langue, et le serpent n'a pas autant de venin dans la queue, que les femmes en leur langue.

Pour confirmation de ce propos, le commentateur de l'Androgyne de Platon, écrit que la femme est un sexe fragile, variable, inconstant, imparfait et muable; que la nature lui semble s'être égarée d'avoir créé la femme, sinon qu'en la forgeant elle eut égard aux plaisirs seuls de l'homme, et à la perpétuité de l'humaine espèce, plus qu'à la perfection et aux qualités de la femme; et, pour cette cause, Platon doute en quel rang il doit placer la

femme, ou des animaux raisonnables, ou des bêtes brutes, parce que combien qu'elles aient l'âme par leur nature susceptible de raison, elles donnent tant toutefois à l'appétit sensuel et brutal, auquel elles sont trop promptes de complaire en toutes choses, qu'avec raison il doute si elles ont de la raison. Et pour cette occasion, disait le même Platon, il rendait grâces à Dieu pour trois choses : la première, parce qu'il était homme, et non pas bête; la seconde, qu'il était né homme, et non femme; et la troisième, qu'il était Grec de nation, et non pas barbare.

Et Marc-Aurèle, autant renommé philosophe que vaillant empereur, disait ainsi des femmes : Puisque les dieux ont commandé, et les destinées ont permis que la vie des hommes ne peut passer sans femmes, j'avertis les jeunes et prie les vieux, éveille les sages et enseigne les simples, qu'ils fuient les femmes de mauvaise renommée plus que la peste; et je dis que toutes les bêtes vénimeuses ne tiennent tant de

poison en leur corps, qu'une femme en a en sa langue.

Voilà pourquoi les Romains ordonnèrent en leurs lois, que les femmes ne succédassent point; car Volumnius, tribun et prévôt du peuple, fit une ordonnance par laquelle il défendit qu'on fît une femme héritière, laquelle sous Marc-Caton demeura au peuple, afin que les héritages vinssent aux plus proches hoirs mâles de la lignée, pour que le nom de la famille ne se perdît point, mais que toujours il se perpétuât par le bénéfice des mâles. Or la loi voconie défend expressément qu'aucune fille ne vienne à la succession de père ni de mère, même n'y eût-il point d'autres enfans, laquelle loi en suivant, Pharamond ordonna que jamais femme ne succéderait au royaume ni à la couronne de France, disant que ce n'est pas héritage, mais une dignité; et les femmes ne sont pas capables de telles dignités, et de tenir le gouvernement d'un royaume si puissant; aussi elles n'y doivent succéder, non plus qu'à la dignité de prêtrise, à laquelle jamais

femme, de quelqu'autorité qu'elle fût, ne succéda. Et cette loi fut appelée *Salique* ou mieux *Gallique*, laquelle non-seulement a été gardée par Pharamond, mais aussi par Clovis, Charlemagne, et tous les autres rois qui leur ont succédé.

Or, on sait que saint Paul dit qu'Adam ne fut point séduit, mais que la femme, ayant été séduite, tomba dans le péché; et que, pour cette faute, Dieu dit qu'il multiplierait ses calamités; c'est à savoir : qu'elle enfanterait avec douleur, et qu'elle demeurerait sous la puissance de l'homme, lequel la martyriserait, et aurait droits et pouvoirs sur elle.

Toutefois on lit au livre des Nombres, qu'après que la division fut faite de la terre par Moïse aux enfans d'Israël, et qu'elle leur fut divisée en héritages, Mala, Noa, Héla et Tersa, toutes filles de Sarphatà, s'en vinrent à Moïse, et lui demandèrent portion de l'héritage de la terre sainte, de laquelle elles ne devaient être excluses, malgré que leur père n'eût laissé aucun enfant mâle;

Moïse, après les avoir ouïes, fit renvoi de leur cause, et remit cela au plaisir et à la volonté de Dieu, lequel lui commanda de leur assigner portion dudit héritage, et de dire aux enfans d'Israël que, quand l'homme décéderait sans hoirs mâles, il voulait que l'héritage du défunt fût donné et adjugé aux femelles, s'il y en avait.

Des Maux et des Misères causés au monde par de mauvaises Femmes.

De même que les femmes vertueuses et sages semblent avoir été envoyées du ciel pour le soulagement de notre humanité, desquelles ma langue n'entend ici parler ni ma plume écrire, ainsi les mauvaises et perverses qui ont dégénéré de leur naturel, deviennent pires que des bêtes sauvages, lesquelles par leur méchanceté ont gâté tout le monde; car qui voudra réparer les choses dès le commencement du monde, et considérer qu'Adam, le plus accompli de toutes perfections que tous les

autres hommes, a été néanmoins vaincu du premier assaut que lui fit sa femme. Samson, qui a été réputé le plus fort et puissant de tous les hommes de l'ancienne mémoire, a été dompté par Dalila. La femme a été victorieuse de la chasteté de Loth. La femme a troublé la sainteté de David. La femme a fait devenir fou Salomon. La femme a fait renoncer saint Pierre qui était si ferme en la loi de son maître. La femme a fait murmurer Job, que le diable même n'avait su ébranler, ni retirer de sa simplicité. La femme, par son astuce, veut monter plus haut qu'elle ne peut. Bref, il ne se trouve rien au monde si difficile, hardi ou pénible, où la malice de la femme ne puisse pénétrer lorsqu'elle la veut déployer.

Cela a fait dire à Codrus que le ciel ne contient autant d'étoiles, ni la mer autant de poissons, que la femme a de fraudes cachées sous le voile de son cœur déguisé et contrefait. Et Médée, dans Euripide, disait que les femmes sont ennemies du bien et promptes au mal; même Bartole et Accurse, si re-

nommés pour les plus grands jurisconsultes, n'ont point craint de laisser par écrit que toutes les femmes étaient mauvaises, et qu'il n'était besoin de faire loi ou ordonnance pour les bonnes femmes, d'autant qu'elles sont trop clairsemées, et qu'il ne s'en trouve point. Le poète Pacuve a été de cette opinion, qu'il ne se pouvait trouver aucune bonne femme. Et Hyppocrate, écrivant à Denis, dit que la malice est comme naturelle à la femme, laquelle, si on ne la réprime soudain, croît aussitôt comme les rejetons inutiles des arbres.

Aristote, au sixième livre des animaux, a laissé par écrit que, comme les femmes sont plus molles et tendres que les hommes, aussi elles sont plus rusées et malicieuses.

Toutes les tragédies d'Euripide ne sont pleines que de ruses, finesses et malices des femmes.

Mais, afin que l'on ne pense pas que les auteurs profanes aient été seuls de cette opinion, Sirath, autant renommé en sagesse entre les Hébreux, que Tha-

lès en philosophie entre les Grecs, a laissé par écrit que le commencement et la source du péché sont venus et procédés de la femme, et que nous nous sommes tous soumis à la mort par elle; qu'il vaudrait mieux demeurer avec un lion ou un dragon, qu'avec une mauvaise femme, et même qu'il serait plus tolérable d'habiter en une terre déserte, qu'avec une femme injurieuse et oisive; et que même les fautes d'un homme sont souvent moins funestes que les bienfaits d'une femme.

Et saint Chrysostôme, au sermon de la décolation de saint Jean, et en l'homélie 34 sur le chapitre de saint Jean, dit qu'entre toutes les bêtes sauvages, il ne s'en trouve aucune qui soit plus nuisible que la femme. Et si nous voulons lire attentivement les anciennes histoires, nous trouverons que Sirath et saint Chsysostôme n'ont pas eu tort sur ce qu'ils ont écrit de la méchanceté des femmes; car, en lisant lesdites histoires, nous pourrons connaître que les plus grands maux qui ont été au monde sont venus et ont procédé des femmes,

qui ont été cause presque de toutes les misères et calamités des hommes : témoin Eve, par la désobéissance de laquelle tous les hommes ont été assujettis à la mort ; témoin Pandore, laquelle par l'ouverture de sa boite répandit toutes sortes de maladies sur la terre ; témoin Hélène, qui fut la cause de la guerre de Troie, de la destruction, ruine et perdition de tout le pays ; témoin la fable des Danaïdes, qui tuèrent toutes leurs maris ; témoin Déjanire, qui fit cruellement mourir Hercule par la chemise ardente qu'elle lui vêtit ; témoin l'histoire des femmes de Lemnos, lesquelles tuèrent toutes leurs maris, sans en laisser un seul ; témoins Euripide et Hécube ; témoin l'histoire ou fable d'Egyptus, qui, ayant marié cinquante filles qu'il avait à cinquante de ses neveux, elles étranglèrent toutes leurs maris en une nuit, excepté un seul qui se sauva ; témoins Cléopâtre et une infinité d'autres, qui n'ont été cause que du mal et des misères du monde ; de sorte que Salomon, en son Ecclésiaste 7, dit qu'il a trouvé la femme

plus amère que la mort, laquelle est comme l'hameçon des veneurs; mais que celui qui est sage l'évitera, et toutefois qu'il n'y a que celui qui est en la grâce de Dieu, aimé et favorisé de lui, qui la puisse éviter. Et en ce même lieu, en parlant de la rareté des bonnes femmes, dit qu'elles sont en petit nombre; que de mille hommes il n'en a trouvé qu'un, mais que de toutes les femmes il n'en a pu trouver une.

C'est pourquoi un bon compagnon regrettait que l'on n'avait permis aux bons hommes, quand leur ordre fut institué, de se marier, et qu'on ne fondât aussi, par même moyen, un couvent de bonnes femmes, afin que les hommes qui voudraient se marier, sussent où ils devaient chercher de bonnes femmes, et les femmes pareillement de bons hommes; car il se trouve bien petit nombre et des uns et des autres, mais beaucoup plus petit des femmes, desquelles l'on dit communément : pluie, fumée et femme sans raison, jettent bien souvent l'homme hors de sa maison.

Bocace dit que les dieux irrités contre le genre humain, pour le forfait de Prométhée qui avait rapporté le feu du ciel en terre, envoyèrent au monde trois espèces de fléaux, savoir : les maladies, le travail et les femmes, qui sont sources perpétuelles de noises, pour le plus grand châtiment qu'ils eussent pu envoyer aux mortels. Attendu donc le défaut de bons avis, et la grande éclipse de la sagesse en tout le sexe féminin, ce n'est pas sans grande raison que les chrétiens les ont déboutées du maniement de l'église.

Les philosophes péripatéticiens les ont éloignées de la philosophie; les jurisconsultes leur ont défendu la police civile; les mahométans les ont exclues du paradis; les barbares de l'Asie les ont mises au rang des serfs et esclaves; car, à la vérité, elles ne sont assez convenables et suffisantes pour manier et conduire les choses grandes et difficiles, comme sont les mœurs, religion publique et famille; car elles semblent plutôt avoir été produites sur la terre pour entretenir la volupté et l'oisive-

té, que pour traiter des affaires d'importance.

Et non sans cause, Salomon a comparé l'homme au soleil pour sa stabilité et constance, et la femme à la lune pour sa mutabilité; et ainsi comme la lune en la conjonction du soleil, n'apparaît ni au ciel ni en la terre, mais en son opposition lorsqu'elle est éloignée du soleil, elle reluit en sa plénitude et apparaît toute entière; ainsi doivent être les femmes qui n'ont point de voix en la présence des hommes, mais sont comptées pour rien.

Entre les lois de Platon, il y en a une qui dit : Mandons que l'on pardonne à sa femme toutes les fautes commises avec la personne, mais que jamais on ne lui pardonne celles commises avec la langue; car celles qui se commettent avec les personnes mauvaises, c'est par fragilité de nature; mais avec la langue, c'est par certaine malice affectée.

Mais , quand cette loi fut faite, il y avait pour lors au monde grande disette, peu de mauvaises femmes et

grande abondance de bonnes. Mais aujourd'hui la chance est bien tournée, car l'on en trouve un nombre infini de mauvaises et bien peu de bonnes.

Les Romains aussi, assez informés de l'esprit volage et peu stable des femmes, de leur inconstance et mutabilité, ont souvent permis en leurs lois le divorce et la répudiation de leurs femmes, parce qu'elles perdaient plus d'affection envers leurs maris en deux jours de mariage, qu'elles n'en perdaient envers leurs amans pendant le même espace de temps.

Mais il ne faut plus remuer cette matière, car tant plus elle serait remuée, plus elle rendrait une exhalaison âcre, désagréable et malplaisante des grands maux des femmes de l'Antarctique, d'abandonner leurs filles à tous venans.

De la Légèreté et Inconstance des Femmes.

Caton-le-Censeur disait les choses dont l'homme se doit repentir ; la principale est, s'il avait découvert quelque chose à une femme, qui ne peut cacher qu'une chose, mais qu'elle tient bien-serrée de sa langue ; car elle est légère, inconstante et volage, sans pouvoir rien cacher.

Et, à ce propos, il se trouve une histoire du pape Jean xxii, lequel étant venu en France et logé dans une abbaye de femmes, fut requis par l'abbesse du lieu, de lui permettre et à ses religieuses, de se pouvoir ouïr en confession les unes les autres ; que sa requête était fondée sur plusieurs grandes choses : la principale était, que les femmes ont plusieurs imperfections qu'il n'est loisible ni décent aux hommes de savoir ni entendre. A quoi le pape fit réponse que la chose était de grande importance, et qu'il en voulait communiquer avec les cardinaux, afin de n'or-

donner rien légèrement; mais que toutefois il lui ferait droit sur sa requête: et tout à l'instant il donna une petite boîte à l'abbesse, pour garder jusqu'à son retour, lui défendant expressément de n'ouvrir ladite boîte en son absence, et qu'il ne ferait long séjour, mais incontinent serait de retour pour lui entériner sa requête. Au moyen de quoi il partit et s'en alla dehors pour quelque temps.

Pendant l'absence du saint Père, cette abbesse, curieuse de savoir ce qui était en cette dite boîte, prit la hardiesse de l'ouvrir, pensant qu'il y eût quelques joyaux précieux dedans; et l'ayant ouverte, sans attendre le retour du pape, tout à coup il sortit une bergeronnette de dedans, qui s'envola en l'air. Le pape, étant de retour, demanda sa boîte à l'abbesse, qui, toute honteuse, la lui rendit vide.

Comment! dit le pape, vous m'aviez fait la promesse de ne faire ouverture de ladite boîte en mon absence, où est maintenant l'exécution de cette promesse? mais aussi où est ce qui était

dedans que je vous avais donné en garde, et que vous m'aviez promis de garder si fidèlement? Or vous m'avez fait connaître qu'il ne faut pas vous communiquer un secret à raison de votre grande légèreté; et, pour cette cause, je ne puis vous octroyer ce que vous demandez par le contenu de votre requête, d'autant que vous ne sauriez garder un secret ni le tenir caché; ainsi donc je ne puis vous permettre de vous confesser les unes aux autres, puisque vous n'avez pas de secret et n'êtes meilleures que les hommes. La pauvre abbesse, n'ayant su que répliquer, demeura plus honteuse qu'un fondeur de cloches, sans pouvoir oser persister en sa demande.

FIN.

